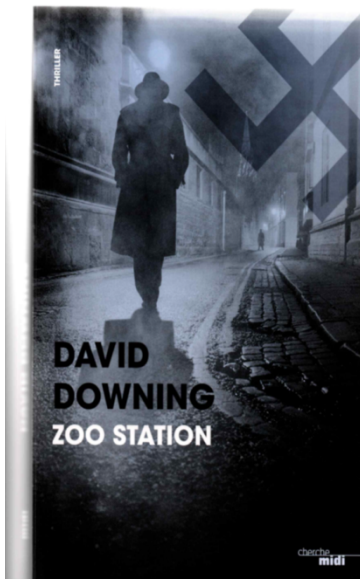


**Albert Bensoussan**

Contribution à la Journée de la Déportation :

***Les débuts de la peste brune***

David Browning, *Zoo Station*, trad.Cindy Colin Kapen, Cherche Midi, 2017, 346p., 22€



L'écrivain britannique David Browning vient de créer un nouvel avatar du détective privé. Comme on le sait, désormais, le détective n'est plus, nécessairement, un homme de la police et cette fois c'est un journaliste de 40 ans qui incarne celui qui va résoudre le problème : la persécution des Juifs en 1939 au lendemain de la Nuit de Cristal, synagogues brûlées, Juifs allemands soumis à toutes les exactions. Nous sommes en 1939 et le führer inaugure sa nouvelle et grandiose chancellerie. Joan Russell est un journaliste britannique qui vit depuis de nombreuses années à Berlin ; d'une précédente union avec une Allemande il a un fils, Paul qui, à douze ans, est déjà embrigadé dans les Jeunesses Hitlériennes ; il entretient une liaison avec une Allemande qui n'a

pas tout à fait l'air aryen, ce pourquoi elle trimballe dans son sac et exhibe à toute altercation son certificat d'aryanité. Ce Russell, qui a des difficultés à boucler ses fins de mois avec ses seuls articles, est contacté pour donner des cours d'anglais accéléré aux deux filles du docteur Wiesner qui envisage d'émigrer en Angleterre avant que mort s'ensuive. Pour lui mort s'ensuivra : accusé à tort d'un avortement, auquel justement il se refusait mais que son collègue chrétien a bel et bien exécuté, il est envoyé au camp de concentration de Sachsenhausen où il mourra sous la torture. Le journaliste britannique, qui joue sur tous les tableaux recourt à de solides liens avec l'ambassade britannique à Berlin et aussi de filandreux contacts avec la Russie soviétique pour sauver la mère, ses

deux filles et leur frère qui, lui, exemple même du Juif insoumis, se cache dans Berlin après avoir assommé un soldat allemand. Le propre du polar est de faire en sorte que le détective s'en tire vivant, pour pouvoir recommencer d'autres enquêtes. Et l'auteur, en fait, nous promet une suite de même style : *Silesian Station*.

Ce livre se lit d'une traite, passionnément, et avec beaucoup d'émotion, car nous souffrons, nous Juifs, dans notre chair tous les tourments de cette famille qui, une fois le père exécuté, survivra et sera sauvée par ce Russell qui est astucieux, certes, et a aussi une sacrée baraka. La réflexion sur l'hitlérisme à ses débuts est fort bien vue : « Leur idée de progrès, écrit-on des nazis, c'est un État européen esclavagiste ». Et de fait, dans la perspective génétique de la race pure, la persécution des Juifs s'assortit de l'élimination des handicapés – quelque cent mille, dit-on. La vision hitlérienne est exposée ici avec un certain humour, certes grinçant : « Russel aimait écouter les discours d'Hitler... Il trouvait son incroyable culot assez distrayant, et le fait de savoir que des millions de personnes étaient convaincues par son absurde soif de sang donnait à cette expérience un aspect tristement palpitant. Si le führer annonçait que la gravité avait été inventée par les Juifs, alors des millions d'Allemands se mettraient à pratiquer la lévitation ». Et aussi, de ce fait, « le fait qu'Einstein fût juif devait les déranger ». Quant à Hitler, le détective le voit comme « le représentant toujours aussi improbable d'une race supérieure ». De même, à Varsovie, lors de la projection de *La soupe au canard* des Marx Brothers – où s'affrontent, sur le mode burlesque (ou prémonitoire) la Freedonia

et la Sylvania, autrement dit la Liberté contre la sauvagerie –, le détective notera que tout ce public qui rit aux blagues de Groucho est évidemment juif, le seul qui a compris et rit, justement, aux larmes. Mais la blague authentiquement juive est celle qui raconte qu'un enfant juif sauve de la noyade Hitler malencontreusement tombé dans un lac ; ce dernier alors lui demande ce qu'il désire comme récompense et s'étonne que ce garçon lui réponde qu'il veut des « funérailles nationales » ; mais pourquoi une si étrange réponse, et le jeune homme répond, avec cette fausse naïveté typiquement yiddish : « Oh, mein Führer, quand je dirai à mon père que je vous ai sauvé de la noyade, il me tuera ». La Shoah s'annonce, et l'opinion internationale est apathique : Roosevelt est ébloué : les Américains, nous dit-on, sont trop loin, n'entendent rien à ces questions, voyant les camps de concentration comme de simples prisons, et puis, en définitive « beaucoup d'Américains n'aiment pas les Juifs ». Mais tous les Juifs ne seront pas des moutons promis au sacrifice : au final, le jeune Albert Wiesner, que Russel fait exfiltrer à Prague, choisira, lui, d'aller en Palestine, en bravant les restrictions britanniques à l'émigration juive. C'est la seule note d'espoir de ce livre noir, mais plus noir qu'un polar, puisqu'il traite du projet insensé de l'anéantissement du demi-million de juifs allemands et, au-delà, de tous les Juifs. Qui, par chance et par résistance, sauront survivre et s'imposer, ici et là, surtout dans la patrie du jeune Albert qui est le seul à comprendre et à trouver la voie du salut.

Albert Bensoussan